

La biblio-automatique : une mise au point

Jean-Paul Gonin

Volume 24, numéro 2, juin 1978

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1055171ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1055171ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'avancement des sciences et des techniques de la documentation (ASTED)

ISSN

0315-2340 (imprimé)

2291-8949 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gonin, J.-P. (1978). La biblio-automatique : une mise au point. *Documentation et bibliothèques*, 24(2), 55–59. <https://doi.org/10.7202/1055171ar>

Résumé de l'article

L'usage de l'informatique est devenu relativement courant dans le domaine de la bibliothéconomie. En comparant les intentions des premiers pionniers et le rendement réel des systèmes en opération à ce jour, on ne peut que constater l'extrême lenteur des progrès réalisés partout où le marché traditionnel de la publication de l'information bibliographique a été respecté.

La biblio-automatique: une mise au point

Jean-Paul Gonin

Ecole de bibliothéconomie
Université de Montréal

L'usage de l'informatique est devenu relativement courant dans le domaine de la bibliothéconomie. En comparant les intentions des premiers pionniers et le rendement réel des systèmes en opération à ce jour, on ne peut que constater l'extrême lenteur des progrès réalisés partout où le marché traditionnel de la publication de l'information bibliographique a été respecté.

The use of computers has become wide spread in the field of library science. In comparing the intentions of the first pioneers and the real output of the systems in operation today, we can't help but note the extreme slowness of the progress realised everywhere where the traditional market place of the publication of bibliographic information has been respected.

El uso de la informática en la biblioteconomía se ha convertido en hecho relativamente corriente. Comparando las intenciones de los primeros que trabajaron en este campo y el rendimiento real de los sistemas que funcionan actualmente, se constata el paso extremadamente lento del progreso realizado donde se ha respectado el mercado tradicional de la publicación de la información bibliográfica.

On parle beaucoup chez les professionnels de la documentation de cette mystérieuse et envoûtante automatisation. Cela est-il simplement attribuable à l'avènement de sa majorité ? On dit que la Library of Congress fut la première à parler d'elle publiquement en 1963¹. Elle venait d'on ne sait où et, à en croire G.W. King, elle était déjà fort séduisante. Aujourd'hui, elle passe et on se retourne sur son chemin. Est-ce à cause de sa grande beauté, ou est-ce à cause de ses boutons... ?

En toute humilité, nous ne pouvons prétendre vous dévoiler tous ses secrets... Nous avouons cependant avoir eu quelque aventure avec elle ; mais laissons parler Ellsworth Mason, un gentilhomme de qualité, qui dit avoir entretenu la conversation suivante avec un inconnu² :

- « If it costs you twenty five per cent more, will you stop it ? »
- No.
- Why not ?

1. G.W. King et al., *Automation and the Library of Congress: a Survey Sponsored by the Council of Library Resources*, Library of Congress, Washington, 1963.

2. J.-P. Gonin, « L'automatisation, qui va la faire ? » *ARGUS*, vol. 5, nos 3-4 (mai août 1976), 36-38.

— Because we believe that sooner or later all libraries will automate.»
(From a real life absurd conversation).³

L'impitoyable et désopilante satire d'Ellsworth Mason fut publiée en 1971 ; mais aujourd'hui qu'en est-il ? Nous nous posons la question et, à notre grande honte, nous devons avouer que nous n'avons pas de réponse claire et définitive. Pour être franc, disons que nous sommes tous dans la situation d'un quidam auquel l'automatisation aurait répliqué : « Monsieur, je ne suis pas celle que vous croyiez ! »

Relisons ensemble le petit catéchisme du biblio-automatien :

Je crois en la définition du *Petit Robert* : « Est automatique tout ce qui, une fois mis en mouvement, fonctionne de soi-même ».
Je crois que l'Ordinateur est un automate.
Hosanna ! toute bibliothèque, une fois dotée d'un ordinateur, fonctionne d'elle-même !

Nous nous situons, pour notre part, dans la lignée des biblio-automaticiens hérétiques. Nous voulons croire qu'un automate ne devrait jamais être utilisé pour faire d'une bibliothèque un automate. Ne pensez-vous pas qu'au contraire un ordinateur peut et doit être utilisé pour humaniser une bibliothèque ? C'est là l'antipode de l'automatisation. D'après le *Petit Robert*, l'opposé d'« automatique » est « la qualité de ce qui est conscient, délibéré, intentionnel ». La première bibliothèque qui saura se servir de son ordinateur sera une bibliothèque personnalisée, individualisée. Elle prodiguera ses services à domicile, toute sa collection sera facilement localisable, elle ne cessera de mettre en inter-relation des bibliothécaires en chair et en os avec des usagers en chair et en os. Après tout, on se sert bien de drogues pour soigner un intoxiqué ; pourquoi ne pas utiliser un ordinateur pour désautomatiser une bibliothèque ?

Imaginons un court instant une bibliothèque qui appliquerait les lois suivantes :

- tout usager doit restituer le document emprunté dans un délai de deux semaines, quelle que soit la popularité du dit document, quelle que soit l'intensité du besoin, exprimé ou non, par le dit usager ;
- tout usager devra être capable de nommer l'un des maîtres d'une discipline s'il veut avoir quelque chance de découvrir la dite discipline (allusion au trop fameux fichier auteurs/titres).

S'il ne s'agit pas là d'une bibliothèque-automate, de quoi parlons-nous alors ?

Nous tremblons à l'idée qu'Ellsworth Mason puisse un jour lire ces lignes. Il s'esclafferait sans doute en ces termes :

« Ah ! parlons-en de tes ordinateurs ! Ils sont toujours en panne, ils me coûtent une fortune en experts-conseils, en programmeurs, en temps supplémentaire à payer pour rattrapper les retards de production dont ils sont la cause, et le comble est que je viens d'apprendre qu'ils sont capables d'effacer leurs propres mémoires ! Avec quel argent vais-je pouvoir payer la cohorte de biblio-conseillers mobiles et serviables dont tu me parles ? »

3. Mason Ellsworth, « The great gas bubble prick't ; or, computers revealed by a gentleman of quality », *College and Research Libraries*, vol. 32, no. 3 (May 71), 183-196.

Ellsworth Mason ne serait pas le seul à trépigner d'indignation. Vous-même qui lisez ces lignes refrérez à grand peine votre envie de nous frapper d'anathème mais, si vous le voulez bien, reprenez votre ire et cherchons ensemble ce qui a bien pu se passer depuis 1970.

Les innombrables systèmes automatisés de prêt, acquisition, gestion des périodiques et autres qui fleurissent un peu partout et dont on peut se faire une bonne idée en étudiant l'excellent échantillon sélectionné et analysé par Palmer⁴ sont tous des rejetons d'une seule et même famille, soit *l'informatique de gestion*. Elle est présente partout, là où il y a paperasse, formulaires, autorisations de ceci, notes de service à propos de cela ; en bref, partout où l'argent n'appartient ni à tous ni à personne. L'informatique de gestion est un commis de bureau, elle dactylographie, expédie, dépouille, vérifie, compte, recompte, cumule, ventile, reporte, classe et fiche.

Or, les coûts d'opération des services techniques d'une bibliothèque semblent se répartir grossièrement entre 20% de manipulations techniques et 80% d'opérations plus intellectuelles que sont les recherches bibliographiques, la classification, le choix, l'indexation et la gestion du personnel⁵. Il est apparemment bien clair que l'informatique de gestion, appliquée isolément, ne peut intervenir qu'au niveau du travail de bureau. Il n'existe pas de robot capable de faire son choix dans un catalogue imprimé d'éditeur, encore moins dans les tables de classification de la Library of Congress. Il revient donc aux éditeurs de tels catalogues de publier sur bande magnétique d'ordinateur, ou mieux d'exposer leurs produits à travers un réseau télé-informatique. En somme, la gestion opérationnelle automatisée d'une bibliothèque ne peut avoir d'impact positif sur les coûts d'opération qu'après l'avènement d'un réseau électronique global de diffusion de l'information bibliographique ou médiagraphique. Il s'est ainsi révélé illusoire d'augmenter la productivité du personnel technique d'une bibliothèque en faisant appel aux services traditionnels du centre d'informatique de gestion le plus proche.

Il ne faudrait pas en conclure que l'informatique de gestion n'a pas sa place dans la vie quotidienne d'une bibliothèque. Si elle ne peut améliorer la productivité des services techniques, elle peut, par contre, influencer favorablement sur la qualité du travail et la pertinence de l'action du personnel de cadre et professionnel. On dit souvent qu'administrer c'est prévoir. Comment peut-on administrer lorsqu'on ne sait pas ce qui se passe ? Seule l'omniprésence de la carte perforée ou de ses substituts peut rendre compte de ce qui se passe dans une bibliothèque : qu'est-ce qui circule, qu'est-ce qui ne circule pas ? Qui est l'utilisateur, qui est le non-utilisateur ? Souvent, la seule collecte de données pour fins de planification et de contrôle que l'on rencontre dans nos institutions se limite à la confection dépassée et poussiéreuse d'un rapport annuel. Hélas ! combien de systèmes de gestion actuels sont explicitement orientés vers la synthèse statistique des données brutes de circulation et d'acquisition ? Aujourd'hui encore, les systèmes techniquement les plus avancés (LIBS 100, PLESSEY et autres) tournent autour de questions insignifiantes du genre « qu'a emprunté l'utilisateur ». Finalement, on sent bien qu'il reste encore beaucoup d'inachevé dans la gestion des affaires internes d'une bibliothèque à l'aide de l'ordinateur.

4. Richard Phillips Palmer, *Case Studies in Library Computer Systems*, New York, R.R. Bowker, 1973.

5. C.E.S.I.G.U. Centrale de catalogage, *Rapport d'étape et recommandations du groupe de travail AD HOC présenté au CESIGU*, mars 1973. Hors commerce.

Comment s'y prendre pour achever le travail? Là est la question délicate. Un passé encore récent nous indique assez clairement que l'obstacle majeur, insurmontable à l'heure actuelle, tient en quelques mots : la saisie des informations bibliographiques pour alimenter un ordinateur est une opération beaucoup trop coûteuse et lente pour être praticable par une bibliothèque isolée. Même la Library of Congress se laisse présentement distancer par le réseau OCLC (Ohio College Library Center) en termes de production originale de notices bibliographiques selon le format MARC⁶. Hélas! il sera impossible de faire fonctionner de façon entièrement satisfaisante les systèmes automatisés actuels de gestion aussi longtemps que ce problème d'accès à toute l'information bibliographique sur bande magnétique ou autrement ne sera pas résolu. Les précurseurs ont bien senti que la difficulté majeure résidait au niveau de ce problème trivial de changement de support, sinon comment expliquer logiquement et financièrement l'aventure du projet RECON?⁷ «Ce qu'une bibliothèque isolée ne peut faire, un réseau de bibliothèques le fera.» N'est-ce pas la réflexion logique du biblio-automaticien face aux développements élémentaires qui viennent d'être exposés? Bien sûr, l'idée même de réseau n'est déjà plus controversée, rares sont les bibliothèques d'importance qui ne soient pas déjà passées aux actes, aux réalisations concrètes. Mais cette évolution vers les réseaux contient en germe des changements beaucoup plus dramatiques qu'il n'y paraît de prime abord.

On sait que la documentation spécialisée perpétue une vieille distinction entre deux spécialités : d'une part, l'informatique de gestion, très pragmatique, orientée vers l'adaptation d'une technique connue à une multitude de situations plus ou moins originales et, d'autre part, l'informatique documentaire qui s'ingénie à multiplier les approches originales à une situation universelle (celle qui découle de l'intention d'améliorer les canaux de communication reliant l'auteur au lecteur). La première, qu'on l'appelle informatique de gestion, gestion opérationnelle, analyse des systèmes, ou autrement, ne remet jamais en question l'organisation du circuit documentaire. Elle raisonne toujours en termes de coûts de production d'un service connu ou défini à l'avance. Le service en question peut fort bien être nouveau, il n'en restera pas moins accepté comme tel, il pourra être vanté mais jamais critiqué. A titre d'exemple, l'informatique de gestion décide une fois pour toutes de produire des oeufs de tel calibre, telle couleur, telle fraîcheur et s'ingénie à les produire le plus efficacement possible. A l'inverse, l'informatique documentaire veut savoir si des oeufs cubiques se vendraient mieux que des oeufs sphériques et, si c'est le cas, elle cherche à savoir quelle sorte de poule pourrait pondre de tels oeufs! Pour s'en convaincre, il suffit de constater la différence d'orientation entre deux périodiques majeurs dans le domaine : *Journal of Library Automation* et *Journal of the American Society for Information Science*.

Avec de telles prémices, on aurait pu s'attendre à ce que l'informatique de gestion soit la première à produire des systèmes efficaces et opérationnels, tandis que l'informatique documentaire serait encore en gestation et ne serait susceptible d'aboutir à des réalisations concrètes qu'en l'an 2000. En fait, la grande révélation du jour est que tous les systèmes automatisés véritablement rentables et en opération aujourd'hui sont de la deuxième école. Qui oserait nier la qualité et la pertinence des services offerts par les distributeurs de banques de données tels que l'ICIST,

6. *Ibid.*

7. Library of Congress. Information Systems Office, *Format Recognition Process for MARC Records*.

SDC, LOCKHEED et plusieurs autres ? A l'opposé, combien de systèmes locaux essentiellement producteurs d'informations bibliographiques n'ont-ils pas actuellement de grandes difficultés à cacher l'énormité de leur coûts ? On ne peut, hélas ! plus faire de catalogage, d'indexation ou de classification pour l'usage exclusif de ses propres usagers. Il faut exporter ou disparaître.

Comprenez maintenant notre embarras lorsque nous avons avoué notre incapacité de conclure. L'automatisation s'est bel et bien révélée autre que ce qu'on croyait ; finis les beaux rêves du système local, total et intégré du genre Ballots, finis les beaux fichiers bien de chez nous, francisés, adaptés, tricotés par des Québécois, pour des Québécois ! Les vedettes de Laval, les descripteurs de BADADUQ et même le TELECAT n'ont pu nous sauver de l'abondance américaine. Nous ne serons que de simples consommateurs d'informations bibliographiques importées de l'étranger, et notre seul recours réside dans la formation de bibliothécaires de référence capables de les déchiffrer et de les interpréter.

NOUVEAUTÉ

Une Journaliste intemporelle : Germaine Bernier

par Germaine Laplante

Une présentation sobre qui campe bien la personnalité de Germaine Bernier.

Des textes, la plupart publiés dans *Le Devoir*, très bien choisis pour illustrer les points forts du journalisme des années 1935 à 1960.

Une autre manière de revivre cette période qui a préparé l'époque où nous vivons.

446 pages, 13.5 x 21 cm, \$11.95

Chez votre libraire ou aux

Editions Bellarmin

8100, boul. Saint-Laurent

Montréal H2P 2L9

Tél.: (514) 387-2541